

**Zeitschrift:** Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse  
**Herausgeber:** Union syndicale suisse  
**Band:** 55 (1963)  
**Heft:** 6-7

**Artikel:** Existe-t-il une culture africaine?  
**Autor:** Ghelfi, Jean-Pierre  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-385288>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 14.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Sans perdre de vue la nécessité de continuer à consolider les liens entre les travailleurs réfugiés et les syndicats libres des pays d'exil, la principale préoccupation du Centre reste la situation des pays derrière le rideau de fer. La marche des événements dans ces pays met en lumière d'une façon toujours plus vive le rôle décisif joué par les travailleurs dans la lutte pour la liberté et l'indépendance nationale conditionnée par le droit à l'autodétermination et à un syndicalisme libre.

Il apparaît de plus en plus clairement que la classe ouvrière est le pivot de tout mouvement de résistance contre l'oppression de la dictature. Cette pression a déjà amené des changements significatifs dans divers pays à régime communiste, notamment en Pologne.

Les militants du Centre se rendent compte que le processus de libéralisation aboutissant à la liberté et en définitive à la construction d'un mouvement syndical indépendant et libre sera difficile. Néanmoins, et quels que soient les obstacles, il n'y a pas de doute que la structure actuelle de l'édifice communiste sera ébranlée par l'évolution des idées, de la pensée et du flot grandissant de la résistance des travailleurs et de toute la population des pays subjugués. Pour ce faire, le rôle du Centre, avec l'appui du syndicalisme libre, réuni dans la Confédération internationale des syndicats libres, apparaît essentiel.

Car, en définitive, l'appui puissant du syndicalisme libre est plus que jamais nécessaire pour stimuler la poussée des travailleurs opprimés vers la liberté.

## Existe-t-il une culture africaine ?

Par Jean-Pierre Ghelfi

Sous ce titre évocateur, le fils d'André Ghelfi commente dans *Voix universitaires* un exposé de M. Thomas Melone, professeur au Cameroun, ancien dirigeant de l'Union nationale des étudiants camerounais. Il vaut la peine de reproduire ces considérations clairvoyantes à l'attention de nos lecteurs.

Camerounais, M. Melone a grandi dans une culture qui n'est africaine ni dans le fond, ni dans la forme.

Licencié ès lettres, il a assimilé les fondements mêmes de la pensée gréco-romaine et ne peut, comme Léopold Senghor, autre licencié, les accepter dans une optique africaine.

Il y oppose un double refus. Intellectuel d'abord, historique ensuite.

La première raison réside dans la définition même de la culture.  
Soit:

1. Une évolution des peuples qui procède du fond des êtres.
2. Un idéal commun et une conception de la vie qui permettent aux être de se développer au sein de certaines structures sociales.
3. Les manifestations extérieures de cette culture: musique, art pictural, architecture et littérature (cette dernière forme étant la plus achevée, encore qu'elle pose de graves problèmes de communications dans les pays aux dialectes nombreux).

On dira qu'un peuple a une culture lorsqu'il pourra nous présenter un certain nombre de matériaux qui embrassent tous les aspects pouvant être considérés comme les objectifs essentiels d'une civilisation.

La deuxième raison est plus complexe, plus difficile à expliquer car plus mal connue, encore que des données nouvelles nous permettent d'étayer les arguments.

En s'installant dans les pays africains, les Européens ont nié toute culture africaine car, disaient-ils, ils apportaient la culture. Dans de telles conditions, comment les Africains auraient-ils pu s'opposer à une telle affirmation? Solution de facilité pour les colonisateurs: en niant l'une, il affirmait, au contraire, l'autre. Leur thèse était soutenue par les ethnologues qui avançaient que les peuples d'Afrique avaient une mentalité prélogique. Les rapports de colonisés à colonisateurs se posaient donc en termes de néant à civilisation, de maître à esclave.

Cette vision simple et intellectuellement facile d'envisager les civilisations non européennes devait rapidement évoluer. Ainsi, quand, au moment de la menace nazie, aux côtés des Occidentaux les Africains luttèrent pour la civilisation européenne contre le fascisme, ils modifièrent les rapports antérieurs qu'ils entretenaient avec les colonisateurs.

De plus, les ethnologues découvrent maintenant (ou redécouvrent) le patrimoine des peuples africains, c'est-à-dire que ceux-ci ont eu des activités suffisamment avancées – quelques groupements n'avaient-ils pas introduit l'alphabète – pour justifier l'existence d'une culture africaine spécifique.

Pour qu'un patrimoine culturel subsiste, à supposer qu'il existe, il faut qu'il se perpétue, qu'il se répande.

Et là, nous touchons à une des différences essentielles, fondamentales qui existent entre la civilisation africaine – et sa culture – et les autres civilisations – et leurs cultures.

La forme d'expression des peuples africains est plus préhensive, plus matérielle, alors que chez nous elle est abstraite. Ainsi le masque est une représentation picturale, mais par ses expressions, sa compo-

sition, son équilibre, il fait appel à toutes les valeurs et les structures ancestrales: l'expression est un tout. Un tout qui matérialise un aspect de la vie et dont les Africains ont besoin dans leur lutte pour la vie (struggle for life). Comme la littérature écrite est inexistante, la mémoire sera appelée à jouer un rôle important – avec toutes les inexactitudes et les trahisons que cela comporte – dans la transmission du patrimoine culturel.

Cette dernière constatation explique « l'enterrement » de la culture africaine lors de l'invasion européenne. Cet apport extérieur se traduit par un craquement, par une incomptabilité de ces populations d'une part à s'adapter au nouveau mode de vie introduit par les Européens et d'autre part à continuer de vivre dans leurs anciennes structures.

Cet espèce de « trou » que produit l'enseignement de la culture européenne chez les Africains est un des principaux reproches qu'on nous adresse. Et pourtant... dans la mesure où ces peuples ne veulent pas refaire le « chemin économique » long de plusieurs centaines d'années que nous avons fait, dans la mesure où nous pouvons les aider à brûler nombre d'étapes dans leur développement économique, social, politique, mais alors aussi intellectuel, dans la mesure où ces pays désirent ardemment égaler notre niveau de vie, ce « vide », ce « trou » n'est-il pas inhérent à ce saut que les pays souhaitent?

Dans cette question, il est évident que je m'écarte du problème traité par M. Melone. Cependant, comment ne pas relever cette impossibilité – matérielle et intellectuelle – entre ce que les Africains veulent et ce que nous leur avons apporté; car il ne fait pas de doute que si nous les avons exploités, notre présence n'a pas été entièrement néfaste, l'a-t-elle été « en soi »?

Si nous nous félicitons du fait que les Africains ont maintenant leurs propres romanciers, poètes, conteurs, il nous sera répondu qu'ils sont plus lus aux États-Unis et en Europe qu'en Afrique et que l'on ignore jusqu'à leur nom même dans leur pays d'origine.

Il ne fait pas de doute que l'Afrique a encore un taux d'analphabétisme trop élevé, il est vrai que ces écrivains ne sont pas assez entendus par leurs frères. Mais ces livres ne plaident-ils pas le prélude à l'autonomie culturelle et économique souhaitée?

N'oublions pas que l'instruction généralisée n'est pas si vieille en Europe, que notre prospérité n'a été acquise que par de longues luttes. Dans cette optique, j'ai eu quelque peine à justifier les reproches qui nous sont faits – tout en les excusant d'ailleurs – car si notre apport n'est pas très évident, nos abus ne sont malheureusement que trop certains, trop criards.